

L'entrée au collège : une étape décisive

Depuis une quinzaine d'années on se préoccupe de la liaison C.M.2-6^e et de l'adaptation des enfants lors de leur entrée au collège. Ici ou là on a, je crois, tout essayé dans ce domaine, depuis la réunion d'information des parents, jusqu'aux échanges d'élèves entre l'école et le collège, en passant par les visites, la confection de montages audiovisuels, de livrets d'accueil, sans oublier la participation des maîtres à certains conseils de classe. On a constaté une certaine amélioration : un peu moins d'inquiétudes, un peu moins de panique... S'il était important d'essayer d'atténuer les difficultés créées par le passage d'un type d'enseignement à un autre, il ne faut cependant pas en exagérer l'importance. L'adaptation « matérielle », c'est-à-dire aux conditions de vie au collège se fait relativement rapidement et en général, après quinze jours ou un mois, les enfants sont familiarisés avec leurs professeurs, connaissent leur emploi du temps, ne se perdent plus dans les couloirs et commencent même à découvrir les trucs et les ficelles pour se faciliter l'existence ! Néanmoins, le taux d'éviction en fin de 5^e ne s'est que peu modifié, ce qui signifie que même si on s'adapte au collège, du moins à son rythme, à ses us et coutumes, on n'est pas forcément parmi ceux qui pourront y passer quatre années, ou le cas échéant, parmi ceux qui iront au lycée.

Un premier ensemble de raisons à cet état de fait, probablement le plus connu mais aussi le plus nié, regroupe tout ce qui a trait au développement de l'enfant : c'est en grande partie le domaine de la psychologie, ce mot attirant qui fait si peur.

Une période de rupture...

L'âge de l'entrée en 6^e est une période de rupture. L'enfant amorce le passage à l'adolescence avec tout ce que cela implique physiologiquement : croissance, puberté ou prépuberté. Il est inutile de développer ; tout parent ou tout enseignant a, ou aurait dû, constater les effets de ces transformations.

Par ailleurs, Jean PIAGET a montré que la période 10-12 ans était (statistiquement) le moment du passage d'un stade de développement de l'intelligence à un autre. Passant du stade concret au stade formel, l'enfant accède à d'autres possibilités de raisonnement logique. Ce passage, évidemment, ne se fait pas strictement au même moment pour tous et l'on observe que, indépendamment de leur âge d'ailleurs, certains ne maîtrisent pas encore les formes de logique qui leur permettront, vers quinze ans de déduire à partir d'hypothèses. Bien sûr, ce sont ceux qui « auront du retard scolaire » et qui bien vite auront une étiquette : le cycle classique du désintérêt pour l'école s'ensuivra et une C.P.P.N. ou L.E.P. accueillera l'enfant un peu plus tard. Peut-on imaginer que, avec un rythme différent (cycle d'observation en trois ans par exemple), certains d'entre eux auraient pu échapper à cette fatalité ?

Enfin, dans le domaine de l'affectivité, outre toutes

les questions propres à l'adolescence ou à la préadolescence, il faut savoir que le passage de l'école, structure en général sécurisante, à un autre monde, inconnu, est un moment difficile qui permet la résurgence des problèmes relationnels familiaux, et bien souvent le transfert et la fixation des sentiments de l'enfant sur la personne de tel ou tel enseignant. Tout observateur attentif constate que l'attitude d'un enfant en classe est en relation étroite avec la manière dont les relations familiales sont tissées. Mais tout ceci est si complexe qu'il faut se garder des analyses sommaires : les causes affectives de l'échec scolaire sont en général nombreuses et convergentes pour un même individu, diffuses et peu visibles, les mêmes causes ne produisant pas les mêmes effets chez des enfants différents.

Il me semble que le problème du tutorat doit être abordé de ce point de vue. En effet, l'enseignant doit être conscient de ces phénomènes d'ordre affectif afin, non pas de se substituer aux parents, mais d'avoir suffisamment de distance pour comprendre ce qui se passe entre l'enfant et lui, l'enfant et sa famille, l'enfant et ceux qui l'entourent au collège et, de ce fait, être mieux à même de l'aider. Il me paraît important d'insister sur le fait que l'entrée au collège représente un événement d'une grande importance dans la vie d'un enfant, et que, par conséquent le retentissement dans son affectivité est considérable. D'ailleurs, ce passage de l'école au collège n'a-t-il pas la valeur de passage de l'enfance à un autre âge, en quelque sorte ne remplace-t-il pas les cérémonies d'initiation d'autrefois ou d'ailleurs ?

Le poids des parents...

Cet aspect est d'ailleurs renforcé par le fait que l'école et plus particulièrement l'enseignement secondaire est l'objet d'un investissement considérable de la part des parents d'élèves.

Depuis que tous ou presque ont accès au collège, la réussite scolaire est devenue, plus encore que par le passé, le moyen de l'élévation dans l'échelle sociale par le biais de la profession. Mieux on réussit au collège, plus de chances on aura d'obtenir plus tard un diplôme permettant d'exercer une profession lucrative ou à statut social fort. Les parents mettent donc beaucoup d'espoirs dans la réussite de leurs enfants, sont fiers lorsque ceux-ci sont de bons élèves et malheureux en cas d'échec. Cette dynamique est, bien sûr, utilisée, le plus souvent inconsciemment par les enfants, d'autant plus que leur accession à certains savoirs (langues vivantes par exemple) les place dans une situation différente de celles de leurs parents. On a souvent observé que l'échec au collège est le fait d'enfants pas moins doués que d'autres mais qui utilisent ce moyen pour régler leurs comptes avec leurs parents (de manière inconsciente la plupart du temps) ou parce qu'il ne leur est pas possible, psychologiquement, de se trouver dans une situation où ils se sentiraient supérieurs à leur père



ou à leur mère (il semble bien qu'Œdipe existe !). A ceci s'ajoute la valeur symbolique des différentes disciplines, fonction de la valeur (ou de l'absence de valeur) que leur accordent les parents. Ici aussi on a vu des échecs en mathématiques ou en orthographe (ce sont les principaux points d'achoppement) provoqués par le fait que papa ou maman était ou n'était pas « fort » dans ce domaine.

Enfin, la situation se complique par « l'investissement négatif » de certains parents dans le collège, soit par réaction parce qu'ils n'ont pas eu accès à cette forme d'enseignement, soit le plus souvent sous l'influence du développement d'autres vecteurs de la connaissance. Ceci me permet d'aborder le second groupe de raisons qui tient à ce que j'appellerai le phénomène de « double culture ».

Le collège est en effet vécu comme un lieu de culture différente de la culture d'origine. J'entends culture au sens le plus large du terme et je précise qu'il ne s'agit pas ici uniquement du problème des enfants de travailleurs immigrés, qui, si important soit-il, ne doit pas masquer le reste. Pourquoi parler de double culture à propos d'enfants français ? Tout simplement parce que le collège actuel fonctionne toujours selon le modèle du premier cycle de lycée, dispensant un enseignement destiné à préparer à des études supérieures conduisant à des professions intellectuelles ou d'encadrement. Tout marchait bien lorsque 20 à 25 % de la classe d'âge entraient en 6^e : il s'agissait des meilleurs élèves, en grande majorité issus des milieux culturellement favorisés, qui retrouvaient au collège (ou au lycée) un langage et des modes de pensée et d'expression auxquels ils étaient familiarisés.

Actuellement, la quasi totalité des enfants d'une même classe d'âge entrent en 6^e. Par différence, cela signifie que 60 à 70 % d'enfants ont des parents qui

n'ont pas connu l'enseignement secondaire, qui n'ont donc pas eu accès au type de culture « classique » véhiculé par cet enseignement.

L'école primaire a finalement été intégrée par tout le monde : on sait ce que c'est, ce qu'on y fait, ce qu'on y apprend. Le modèle n'a pas trop changé.

Par contre, à partir de la 6^e, l'enseignement change de caractéristiques, il devient abstrait, de nouvelles disciplines apparaissent, d'autres changent de dénomination (on fait des mathématiques ou de la mathématique et non plus du calcul comme autrefois à l'école). La multiplication des intervenants, qui est agréable à certains, brise le lien entre l'élève et le maître unique. Enfin, le langage n'est pas celui qu'on emploie à la maison (il serait intéressant de compter combien de mots apparemment simples, employés par les enseignants, ne sont pas compris ou mal compris par les élèves ou leurs parents).

Il faut être conscient de cette différence et il y a un sérieux effort à faire pour que les parents des milieux modestes (qui ne sont pas incultes mais qui ont une autre forme de culture) se reconnaissent dans ce qu'on apprend à leurs enfants au collège.

C'est là tout le problème. Il est important que les enseignants s'en saisissent. La liaison entre la mauvaise réussite scolaire et le niveau de revenus de la famille n'est pas une fatalité. On peut être ouvrier, employé ou agriculteur et avoir le goût de la culture, à condition que celle-ci ne soit pas calcifiée et inaccessible. La rénovation du collège passe par la reconnaissance des élèves en tant qu'individus et non que machines à ingurgiter un savoir et à produire des performances notées sur vingt, ainsi que la prise en compte de l'apport positif des parents d'élèves.

Maurice BOUCHARD